

# COEUR DOUBLE

numéro 27

**Romances historiques**



Cégep du Vieux Montréal

**CANIF**

décembre 2001

**CANIF**

*Je me mis à faire les cent pas dans la cuisine m'arrêtant de temps en temps pour aller lire quelques-unes des feuilles qui jonchaient le parquet dans la chambre. Je n'essayais pas vraiment de réfléchir. Je sentais que les mots « cœur double » éveillaient en moi une émotion un peu trouble, alors il valait mieux attendre. Parfois les mots font leur chemin tout seuls: il faut les laisser faire, leur donner le temps. Quelques images tout à coup arrivèrent à la surface.*

Jacques Poulin, *Le Vieux Chagrin*

**Les textes de ce vingt-septième numéro de CŒUR DOUBLE ont été écrits par des étudiants du cours « Histoire de la civilisation occidentale ».**

**Professeur : François Larose**

**Illustration de couverture :** Gabrielle Ménard  
(inspirée du film *La Passion Béatrice* de Bertrand Tavernier)

## COUP DOUBLE, CÔTÉ CŒUR

Lecteurs, lectrices, voici des textes d'élèves du cégep du Vieux Montréal qui étudient pour la plupart en création littéraire, en musique ou en communication et qui ont choisi de suivre le cours d' *Histoire de la civilisation occidentale* comme complément à leur formation artistique. C'est dans ce cadre qu'ils ont voulu appréhender le sujet historique comme prétexte à la création littéraire. Prétexte en ce sens que le but de l'exercice n'était pas de prétendre à l'exactitude historique mais plutôt d'atteindre une véracité de sentiments exprimés de l'intérieur par des personnages fictifs, totalement inconnus des historiens. Voici donc quelques-unes de ces romances historiques dont l'une des caractéristiques est de s'adresser à nous au « je ». Naviguant à travers différentes époques, ces romances conjuguent littérature et histoire grâce aux récits que les personnages font de leur propre vie. À la réflexion, ces récits ne questionnent-ils pas notre propre époque ?

François Larose,  
Professeur d'histoire

# Romances historiques

*Élisa Cyr*

**MÉMOIRES D'UN EXPLORATEUR**  
Fiction inspirée par les grandes sagas vikings

À l'aube de la mort, les dieux du ciel me somment de reconstruire le fil de ma vie, de me souvenir des événements et de délivrer ma conscience de ses tourments, pour ainsi rejoindre paisiblement Asgard, le royaume des morts. Et voilà, je me présente : vous avez devant vous Ulf, grand explorateur, qui bientôt ne sera plus. Approchez, n'ayez pas peur. Oui, comme ça, c'est bien. Mais gare à vous, ne vous avancez pas trop, les bestioles qui me rongent par l'intérieur, qui réduisent ma force et mon courage à néant pourraient aisément s'infiltrer, elles aussi, dans votre jeune corps. Hilde, ma femme bien aimée, tu veux ajouter un peu de bois dans le feu ? Merci. Je tremble de froid... Alors, mes frères, voulez-vous savoir comment est la terre que l'on appelle Vinland<sup>1</sup> ? Voulez-vous en savoir plus sur moi ? Qui est ce fort guerrier inconnu de vous, les plus jeunes du clan, mais que les plus sages ont joyeusement acclamé, en voyant son imposant drakkar surgir des brumes et approcher la froide Grönlandia<sup>2</sup> ? Bien que je n'aie pas l'habitude de m'étaler de la sorte, je vous ferai ce plaisir après une ou deux bonnes chopes de bière. Oh, quel nectar qui frise le divin ! Bon, maintenant, je crois que je vais avoir la parole un peu plus aisée...

Cette vie, pour moi, commença par une nuit très froide de l'an 962, dans la magnifique contrée de Norvegia<sup>3</sup>, lande aux nombreuses montagnes, bordée d'une mer de glace qui semble littéralement s'incruster jusque dans le cœur des terres. Mes honorables parents se rencontrèrent et, aidés par la sublime volonté de Freyja<sup>4</sup>, ils se marièrent – lui avait 43 ans et elle, 22 ; le fruit de leur union est l'homme que vous avez devant vous, maintenant faible et agonisant. Mon père était un puissant guerrier, redouté de tous, qui explora maintes contrées et pilla maints villages. L'image qu'il me reste de lui est celle d'un vaillant combattant avide de richesses. Pendant ses absences fréquentes, les soirs, je demeurais sagement à la maison, assis avec ma mère sur les douces fourrures à côté du feu, fixant intensément les lueurs créées par les flammes se reflétant sur la lame de ma

hache, priant Odin<sup>5</sup> pour qu'il me donne la chance de m'en servir bientôt. Quelle joie immense je ressentais, lorsque mon héros revenait de ses voyages, la tête haute, les bras pleins de richesses de toutes sortes, fier des exploits effectués ! J'éprouvais tellement d'admiration pour sa force et son courage qu'il est normal que le goût de l'aventure, l'inexploré et la grandeur m'ait été inculqué par l'entremise de ce héros, mon père. Très tôt, je fus initié au combat par ce dernier, terrassant sauvagement mes opposants aux fêtes et aux divers tournois organisés, véritables divertissements pour moi. Je grandis ainsi, attendant impatiemment l'occasion de m'embarquer pour des terres lointaines, à bord d'un majestueux bateau, amassant nombre de richesses et semant la terreur sur mon passage.

Enfin, vint le jour où, moi aussi, j'ai pu m'embarquer sur un de ses drakkars immenses. J'avais entendu dire qu'une autre exploration allait être organisée, cette fois-ci encore plus loin, là où personne n'avait jamais été. Je me suis dit : « Ça y est, c'est ma chance ! » Nous partîmes donc, au milieu de l'an 1001, pour cette longue expédition. Après des mois de navigation, nous approchâmes d'une terre où la verdure semblait éclaircir le temps gris, nous éblouissant, moi et le reste de l'équipage. Arrivés dans cette contrée étrangère, nous débarquâmes et c'est à ce moment que je fus saisi de stupeur, la surprise me frappant en plein visage : jamais de ma vie je n'avais vu un aussi beau paysage ! Les vagues légères et chaudes s'échouant sur la côte, les imposantes falaises rouges, les forêts et les plaines à perte de vue, les eaux regorgeant de saumons, les vignes s'entrelaçant constamment... Ce pays devait sûrement avoir été béni par la main des dieux ! Petit à petit, l'effet de surprise se dissipant, nous avançâmes plus loin dans les terres, armés jusqu'aux dents, brandissant notre drapeau, fiers et émerveillés tout à la fois. Après des semaines d'exploration, un beau matin, nous distinguâmes, au loin, une colonne de fumée épaisse s'étendant dans le ciel, au-dessus de la forêt. Cette terre fantastique serait-elle habitée ? En silence, nous suivîmes cette fumée, l'odeur du feu habitant nos sens. Après une heure de marche au travers des épais branchages, nous distinguâmes un immense groupe d'hommes rassemblés autour d'un feu, dansant et chantant dans une langue étrangère à nos oreilles. Ces hommes à la peau rouge portaient des vêtements ressemblant à des haillons avec diverses plumes accrochées ça et là. Parmi eux, nous crûmes reconnaître le chef de cette bande de sauvages ; il était assis en retrait, couronné de plumes, aspirant de la fumée dans un morceau de bois. Qu'était-ce que cette invention étrange ? Tout

autour du campement, des statues de bois colorées, hautes comme trois hommes se dressant, semblant vouloir toucher le ciel. Plusieurs tentes étaient installées en cercle, constituant une centaine d'habitations environ. Nous décidâmes donc de retourner sagement à Grønlandia pour recruter d'autres hommes qui seraient prêts à détruire ces sauvages et à s'emparer de leurs terres, fondant ainsi un nouvel empire. Je me retournai donc, étant le dernier de file. Tout à coup, prêtant l'oreille, j'entendis un craquement de branche derrière moi. Peu après, une douleur fulgurante me transperçait la jambe, faisant couler mon sang abondamment sur l'herbe verte. La plainte qui émergea de moi alerta mes compagnons qui se retournèrent vers moi. J'avais un bout de bois qui me rentrait en profondeur dans la chair. Je retirai donc l'objet de ma douleur et je m'efforçai de suivre mes camarades, en clopinant légèrement. Le sauvage qui m'avait fait ça allait me le payer ! Après une course épuisante, nous arrivâmes au bateau et mîmes le cap pour Grønlandia. Durant le voyage, je m'affaiblissais considérablement, perdant beaucoup de mon sang. Et la suite, vous le savez sûrement... Oui, c'est ça, je me meurs. J'espère que ma hache pourra être posée à côté de moi lorsque j'irai rejoindre Valhall<sup>6</sup>; j'espère que je mourrai dignement. Le froid m'assaille de plus belle. Hilde, une fois de plus, tu veux bien rajouter du bois ? Oh, je sens que ma fin est proche...

Pourquoi vos yeux ronds me regardent-ils encore ? Mon histoire est finie. Mais j'ai une dernière petite chose à vous dire. Je vous somme de continuer à être curieux, à vouloir toujours découvrir un peu plus, c'est comme cela que nous allons arriver à nos fins. J'ai été malchanceux, j'en conviens. Cette expédition m'a coûté la vie, mais le fait d'avoir littéralement admiré et senti la chaleur de cette contrée ne me fait pas regretter la mort. Armez-vous et allez assurer la continuité de ce que nous avons débuté. Vengez-moi de ces sauvages sans aucune manière, aux coutumes barbares !

\*\*\*

Le lendemain, à la pleine lune, un bateau voguait paisiblement, un homme couché à la proue, une hache à la main, filant vers l'horizon sans fin...

## Glossaire

<sup>1</sup> Aujourd'hui, considéré comme Terre-Neuve. Or, plusieurs historiens doutent de cette affirmation; ils soutiennent que cela désigne le Labrador ou l'Île du Prince-Édouard.

<sup>2</sup> Groenland.

<sup>3</sup> Norvège.

<sup>4</sup> Dans la mythologie nordique, déesse de la fertilité et des mariages.

<sup>5</sup> Le plus important dieu de la mythologie nordique, celui des guerriers, de la bataille mais aussi de la sagesse et de la poésie.

<sup>6</sup> Le château d'Odin. Les Vikings croyaient que le guerrier allait, après sa mort, rejoindre Odin dans son château au pays d'Asgard.

*Karine Lalonde*

**MÉMOIRES**  
**de**  
**Marie-Anne Lully**

Je naquis le 11 janvier 1662 à Paris. Mon père se nomme Jean-Baptiste Lully et ma mère, Madeleine Lambert. Cette dernière a malheureusement succombé à l'accouchement. Étant le favori du Roy-Soleil<sup>1</sup>, Père nous installa luxueusement, mes trois sœurs, mon frère et moi, au lieu résidentiel de la Madeleine à la Ville-l'Évêque. Nous croisions, à l'intérieur de la demeure, porteurs de chaises, cuisiniers, concierges, laquais et cochers. De son côté, mon père habitait un appartement de fonction réservé par Louis XIV près du Château au Grand Commun. L'époux étant veuf, c'est ma sœur aînée qui gérait le budget familial. La couture était l'activité principale de ses filles, excepté pour moi, Marie-Anne, qui semblais attirée essentiellement par le clavecin du salon. Dès mon jeune âge, je fredonnais des airs tirés des opéras de mon père et je les jouais sur le clavecin par oreille, avec mon frère jumeau. Avant même d'avoir reçu la moindre éducation muzicale<sup>1</sup>, je pouvais regarder durant des heures, avec passion, une partition muzicale. Ces milliers de figures noires, de figures évidées, pointées, doublées, etc., me fascinaient. Je les imaginai communiquer ensemble par le biais des ligatures. La muzique est sans aucun doute un art, mais aussi un langage.

Émerveillé de me voir déborder de talents muzicaux, mon père acheta un droit auprès du Roy, car les filles ne sont pas admises à l'éducation muzicale avancée, et me fit entrer à la maîtrise à l'âge de sept ans – la moitié de l'âge moyen d'un apprenti – chez le plus dispendieux des maîtres (450 livres par an) : Raffy Toussaint. Je décidai de rester chez lui au lieu de me rendre à la paroisse chaque jour pour y suivre mes leçons de chant, de viole de gambe et d'orgue. J'y restai pendant huit ans. Je lui dois ma plus haute reconnaissance. Huit ans à m'enseigner, à me nourrir, à me loger, à me vêtir et il combla le tout en m'offrant une viole

de gambe à la fin de mes études. Mon père aurait pu m'enseigner les lois de la muzique, mais celui-ci était trop occupé par son poste de surintendant et par ses projets avec Molière. Je ne lui en veux pas, car son travail ardu déboucha sur un genre nouveau: la tragi-comédie-ballet. L'enseignement de Toussaint me permit de mieux comprendre ce langage complexe de la muzique et le pouvoir d'exprimer mes sentiments à l'aide d'un instrument. Pour sa part, mon frère entra comme enfant de chœur à l'église collégiale à l'âge de six ans. Ha ! qu'il était mignon avec son bonnet carré noir sur sa petite tête rasée et son vêtement rouge ! Il avait déjà trouvé une mission : servir Dieu dans le chœur. Pas pour longtemps, car sa voix mua très vite ! Cependant, il tira de cette éducation rigoureuse, une satisfaction. Quand il ne priait pas, il étudiait la grammaire et le plein-chant. Il a aimé être un clerc minoré.

Quelle opportunité d'avoir pu me produire à la muzique de la Chambre du Roy à l'âge de treize ans ! Avec le recul, je me demande si j'ai pu jouer de la viole de gambe et de l'orgue grâce à mon talent ou tout simplement parce que je suis la fille de Jean-Baptiste Lully et parce que nous possédons une bonne fortune. Enfin, que ce soit l'un ou l'autre, cet événement a fait parler de moi à la Cour et j'ai pu accéder, immédiatement après mes études avec Toussaint, au statut d'extraordinaire<sup>2</sup> à la muzique de la Chapelle comme organiste. Pour ce qui est du chant, je laissai le mérite à Anne de La Barre et à Hilaire Dupuy, deux courtisanes aux voix d'anges.

Après trois mois de service à la Chapelle, les textes religieux chantés ou cités à l'église sonnaient mystérieusement à mes oreilles. Le sens que je devais en tirer m'était imposé et je ne pouvais accéder à de plus amples informations sur les religions calviniste, luthérienne et surtout protestante. De plus, jouer de l'orgue devenait automatique. J'en avais assez des *ricercars*<sup>3</sup> et, en tant qu'interprète, j'en avais assez d'être soumise au compositeur. Toutefois, le progrès au niveau de l'écriture muzicale n'inclut pas que des mauvais côtés. La conception harmonique<sup>4</sup> nous permet une plus grande liberté d'écriture créative contrairement à la conception mélodique<sup>5</sup> qui, dans son contenu, ne nous fait entendre que des broderies autour d'une même note. Graduellement, nous simplifions les modes ecclésiastiques et nous introduisons la tierce<sup>6</sup> et son renversement<sup>7</sup> comme

consonance, ce avec quoi je ne suis pas tout à fait d'accord. Retourner violiste à la Chambre du Roy pour obtenir un salaire de 1 715 livres par an en plus de devoir attendre de deux mois à un an pour obtenir notre dû ? Et j'étais fatiguée que tout le monde porte son attention sur le Roy, spécialement mon père depuis qu'il avait eu sa croix portant dix-sept diamants et ses vestes brodés d'or et d'argent. Quel monde superficiel ! Louis ! Louis ! La monarchie, l'absolutisme, quelle grandeur ! Même les peintres se tournent vers le Roy. Où sont passés les tableaux de Poussin et de De La Tour ? Des paysans et des artisans, cela existe.

Je suis donc partie en Italie, saturée de la vie à Versailles avec ma viole de gambe au dos. Je choisis plus particulièrement la ville de Rome, car en France tout était devenu exclusivement italien. Je voulais voir le pays d'où venait cette si grande influence. Ce voyage était pour moi seule, pour me retrouver au milieu d'un monde baroque. À travers cette recherche, je voulais continuer à pratiquer mon art et à le perfectionner. De plus, je ne voulais surtout pas me marier !

Malheureusement, mon frère n'a pas voulu me suivre. Il venait d'avoir son poste de trompette à la musique de l'Écurie comme extraordinaire. Quel poste banal: assurer la remonte des chevaux du Roy et les transports de la Cour ! Par contre, il jouissait de plusieurs avantages: 180 livres de gages plus une récompense de 720 livres, « un habit et un manteau de trois ans en trois ans ; en outre, on leur don[nait] des habillements complets et casaques chamarrez évalués à 200 livres, des banderoles et des cordons d'or et soie pour compléter leur livrée rutilante, enfin un chapeau par an et des avantages en nature. »<sup>8</sup>

À mon arrivée, j'allai tout de suite me recueillir à la Place Saint-Pierre. Le travail du sculpteur Gianlorenzo Bernini est superbe et surtout impressionnant. À l'intérieur de ces murs immenses jouait un motet<sup>9</sup> sobre dévoué à Notre Seigneur. Je pleurais de joie. Je décidai de me consacrer à la composition de musique non profane pour l'offrir à Dieu. Je signerai *Anonyme* pour laisser le mérite à Dieu, le seul à faire œuvre de la vie. Je sentis un lien profond se former avec mes ancêtres. Revenir aux sources était ma décision et mon destin.

Si ce n'était pas mon destin, comment se fait-il que Monsieur Arcangelo Corelli se trouvait au même endroit en même temps que moi ? Il accepta volontiers

de me prendre à sa charge. Ce n'était peut-être pas l'homme idéal pour renforcer mes connaissances pour le chant grégorien, mais il m'enseigna le contrepoint, la polyphonie et le violon. Quel virtuose ce Corelli ! Je me sentais très privilégiée d'étudier avec un compositeur violoniste ayant une réputation internationale grâce à sa musique instrumentale utilisant un système de tonalités majeures et mineures et ayant la protection de la Reine Christine de Suède. Mon père était très fier de moi.

J'aimais bien Rome. C'était grandiose, mais d'une autre façon que la France pouvait le refléter. Les arts étaient plus à caractère religieux et me semblaient plus à la portée de tout le monde. *La Création d'Adam* de ce cher Michel-Ange m'a éblouie lors de ma visite à la Chapelle Sixtine. Tout ce que je ressentais, je le transcrivais en musique. C'était bien moins compliqué que de trouver les mots pour exprimer mon extase. Mon entrée à l'église Saint-Apolinaire où Carissimi joua de l'orgue durant 46 ans, engendra la composition d'une séquence<sup>10</sup> contrapuntique. J'avais quand même des petites idées révolutionnaires ! Je nageais dans le bonheur lorsqu'on me permit d'accéder aux textes et à la musique à connotation religieuse appartenant au Moyen Âge. Madrigal<sup>11</sup> et Ballata<sup>12</sup> m'ont moins impressionnée, car ce sont des œuvres profanes employant la langue vernaculaire de l'Italie. Cependant, ils m'ont inspirée au niveau de la structure formelle.

Avec le déchiffrement des partitions de l'Ars Nova, je conclus mon attirance pour la religion. La tradition vocale, les mouvements conjoints des notes, la quarte, la quinte, l'octave et l'unisson employés comme consonance, je préférais. Que pouvais-je faire ? Je ne voulais pas rentrer en France retrouver la folie des « Belles années » (mon œil !) et me sentir obligée de me marier avec quelqu'un que je n'aime pas. Rester ici ? Après trois ans, je crois avoir soutiré tout ce que je voulais et pouvais de Maître Corelli. Partir en Allemagne pour jouer de la vielle à roue ? Non. De plus, la musique allemande est trop lourde et structurée, et les Allemands sont eux aussi victimes de l'invasion italienne. Je veux voir autre chose. Partir en Angleterre ? Peut-être pour rencontrer Purcell, mais, avec la loi du Test, je crois que ce n'est pas ma place.

Le destin frappa encore une fois à ma porte. J'étais assise sur un banc de l'église Saint-Apolinaire méditant sur ma situation lorsque, à l'arrière de moi, j'entendis parler un groupe au sujet de Marie Guyart de l'Incarnation et de la

Nouvelle-France. Je sortis en courant et me dirigeai vers le port pour acheter mon billet pour la Nouvelle-France. Merci mon Dieu ! J'ai enfin trouvé ma place. Le long voyage n'était point un obstacle et l'hiver rigoureux du Canada non plus. Je voulais continuer ce que Marie de l'Incarnation avait commencé, cependant, avec une touche muzicale. Je ne pouvais plus craindre pour le mariage, car je rentrais au couvent des Ursulines.

Ha! Qvebecq! ! Maintenant, cela fait sept ans que je contribue à l'enseignement de la muzique et du catéchisme aux Amérindiennes. Vous devriez voir comment leurs yeux s'illuminent lorsque je sors ma viole de gambe et mon violon. Les soirs d'été, nous nous installons au bord du fleuve Saint-Laurent, autour d'un feu de camp et je leur joue de la viole. Parfois, le chef des Iroquois apporte ses tambours et m'accompagne. La muzique nous unit et nous fait oublier les tensions antérieures entre leur peuple et nous, Canadiens-Français. J'aime leur enseigner l'importance des vertus chrétiennes et ma passion pour la muzique. Voir se bâtir un nouveau monde autour de soi et, bien sûr, contribuer à cet épanouissement me remplit de bonheur. Les chants traditionnels d'ici me font énormément rire, entre autres *Où vas-tu mon p'tit garçon ?* et *Dans les chantiers nous hivernerons* (compositeurs anonymes). Parfois, je m'emporte et je chante avec eux ! J'aime ça !

Mon père était désespéré, mais m'envoya quand même de l'argent pour la construction d'orgues dans les églises et pour payer un luthier afin qu'il puisse fabriquer des violes de gambe et des violons. C'était en même temps un cadeau de fête pour ma majorité (25 ans). Un mois après, j'appris qu'il était mort à la suite d'un accident : lors de la direction des 24 violons, il se rentra son bâton pour marquer les temps dans le pied. Il est important de suivre le rythme, chers muzisiens, car le chef peut s'emporter très fortement ! Avec mon héritage, je formai, au couvent, une chorale et un ensemble à cordes pour les accompagner avec, au programme, bien sûr, les œuvres de Dieu.

## Glossaire

<sup>1</sup> Muzique : À cette époque, le mot « musique » s'écrivait avec un « z », le mot « roi » s'écrivait avec un « r » majuscule et un « y » à la place du « i », et Québec s'écrivait comme suit : Qvebecq.

<sup>2</sup> Statut d'extraordinaire : les plus doués et les plus privilégiés accédaient à la Musique du Roi. Le statut d'extraordinaire permet au musicien de se mêler au personnel en place pour renforcer l'effectif, ce dont le musicien des « ordinaires » ne peut pas profiter. Celui-ci se contente d'avoir une régularité de fonction et de rétribution. Seuls le talent et les recommandations suffisent pour en faire partie.

<sup>3</sup> Ricercare : signifie « rechercher ». Rechercher la phrase, le sujet, la limitation, etc. Le ricercare fait partie de la tradition instrumentale. Ce genre apparut au début des années 1600. En premier lieu, on écrivait un motet construit sur un cantus firmus (chant fermé) avec un texte littéraire pour ensuite effacer le texte. Ceci donna le ricercare. Vers les années 1650-1670, on écrivait tout de suite le ricercare. Ce genre a contribué au passage du langage modal ecclésiastique au langage tonal.

<sup>4</sup> Conception harmonique : « base chiffrée » et « base continue » en sont des synonymes. La mélodie est à la base et non au soprano (voix aiguë). Les voix intermédiaires sont improvisées par des instruments pouvant jouer en accords, caractéristique propre de la musique à l'époque baroque, comme, par exemple, le clavecin, l'orgue, le luth, etc.

<sup>5</sup> Conception mélodique : La mélodie est au soprano, la voix la plus importante. Caractéristiques propres du chant grégorien et de la musique au Moyen Âge.

<sup>6</sup> Tierce : intervalle entre deux notes. Par exemple, la tierce majeure de « do » est « mi ». Les époques précédentes de l'époque baroque n'utilisaient pas la tierce, car, étant très rapprochées l'une de l'autre, ce rapport créait une dissonance (le contraire de consonance) pour l'oreille humaine.

<sup>7</sup> Renversement : le renversement de la tierce est la sixte. Si nous comptons de « do » à « mi » (« do » « ré » « mi ») cela nous donne trois notes (d'où vient le mot tierce). Si nous partons de « mi » pour nous rendre au prochain « do » (« mi », « fa », « sol », « la », « si », « do »), cela nous donne six notes (d'où vient le mot sixte).

<sup>8</sup> MASSIP, Catherine, La vie des musiciens de Paris au temps de Mazarin, A. et J. Picard, Paris, 1976, p. 40.

<sup>9</sup> Motet : genre musical appartenant à la tradition vocale, chrétienne, catholique et romaine. Chaque voix possède son texte littéraire. Ceci devient encombrant lorsque le soprano chante en latin, l'alto en français et la basse en italien. Il est composé à partir d'un cantus firmus et à partir des modes ecclésiastiques.

<sup>10</sup> Séquence : forme musicale appartenant à la tradition chrétienne. Elle est un type d'hymne latin qui est chanté à la messe après l'alléluia.

<sup>11</sup> Madrigal : genre musical italien du XIV<sup>e</sup> siècle. Il vient du mot « madre » qui signifie « mère ». Donc, il est chanté dans la langue maternelle.

<sup>12</sup> Ballata : inspiré de la forme (canzo) qu'utilisaient les troubadours, les trouvères et les minnesingers. Les Italiens en ont fait une forme typiquement italienne.

*Guillaume Bourque*

## **ÉPILOGUE D'UN CONDAMNÉ**

(Texte inspiré du poème « Lomer », de Richard Desjardins)

Carcassonne, an de disgrâce 1494.

En posant les yeux sur ces lignes, et pour le temps que tu useras à parcourir ces pages, toi, lecteur, garde en tête qu'il s'agit là des dernières paroles d'un homme injustement condamné par des étrangers, se prononçant au nom de leur dieu cruel, à terminer ses jours entre les murs humides de la honte et de la frustration.

Oui, moi, Alexandre, de Carcassonne, à l'aube de mes vingt ans, suis réduit à vous léguer d'une main désespérée ce que je puis offrir de meilleur à un monde qui m'a abandonné: mon histoire...

-----

Je vis le jour en l'an 1475, à l'extérieur des murailles de la cité espagnole de Carcassonne. Récit banal qu'est celui de mon enfance, alors que je n'avais d'autre choix que de trouver plaisir dans les sueurs et le labeur. Mon père était paysan. En d'autres mots, il devait remuer la terre pour être en mesure de faire vivre sa famille, aussi pauvrement soit-il, et celles de seigneurs bien nantis, aussi aisément que possible. C'est pourquoi je prétends ne garder de mon enfance que le souvenir des écrasantes journées de travail. Là d'où je viens, ceux qui sont nés dans la paille sont destinés à la paille et ceux qui sont nés dans le velours, destinés à la facilité.

Jamais encore je n'avais quitté le lieu de mes origines. Je n'eus nul besoin de le faire d'ailleurs, puisqu'un jour le ciel me bénit en mettant sur mon chemin un franc voyageur du nom de Gabriel.

Gabriel était un homme fier, imposant. Il atteignit un soir l'orée de mon village, avec tout son savoir sur le dos. Il se prétendait barde, poète, artiste. Je le voyais majestueux, plus rayonnant qu'un roi dans ses habits de gueux. J'ai tout de suite éprouvé la plus grande admiration pour Gabriel. Il était instruit, j'étais simple d'esprit;

il possédait les lettres, je ne maîtrisais que la faux ; il avait tant voyagé, et je ne connaissais, sans plus dire, que les limites de la terre familiale. Nous nous liâmes d'amitié. Gabriel, désormais mon maître et mon mentor, me décrivit des contrées lointaines et exotiques, m'initia aux rudiments du chant et m'enseigna les lettres, ce qui me permet aujourd'hui de vous écrire ces mots.

L'amitié fit son chemin et laissa éventuellement place, sous nos chairs, à une sensation que l'on dut bien s'avouer. Mais qui eut cru, en cette heure de bonheur et d'épanouissement, que l'amour, pourtant tant loué dans les Saintes Paroles, deviendrait un jour la cause de ma perte ?

Un jour, au cours d'un de nos interminables entretiens, Gabriel me fit part d'une atrocité inimaginable dont il fut témoin alors qu'il résidait en royaume de France. Voici les paroles qu'il m'adressa :

« (...) Là-bas, j'ai connu des hommes et des femmes dont la vie a tenu entre les mains de juges se prononçant au nom de Dieu lui-même. Ils débarquent dans les villes et les villages, chevauchant le bélier destructeur du pouvoir et, secondés par les diocésains et le greffier, soumettent ceux qu'ils appellent les hérétiques à la volonté divine dans une cérémonie publique de mises à mort, qu'ils nomment tout bonnement autodafé, acte de foi. »

Tels furent mes moments de vie commune avec Gabriel, que nous tentâmes de garder secrets, en vain...

-----

J'appris par la suite que Gabriel avait dû fuir le royaume de France pour échapper aux sévices de ce très chrétien tribunal qu'on avait baptisé Inquisition. Cette mesure avait d'ailleurs été adoptée en pays d'Espagne, à peine trois ans après ma naissance dans le but d'éradiquer le juif, le musulman et le savant hérétique, tous menaçants pour l'autorité chrétienne. Je me comptais alors chanceux de ne jamais avoir eu à assister à l'une de ces foires meurtrières.

Toi qui me lis, peux-tu un instant visualiser tout l'effroi qui m'envahit lorsque j'aperçus, pour la toute première fois, ces hommes de robes noires vêtus, coiffés de l'Esprit saint brodé d'or ? Ils venaient à nous, avec la mission de nourrir l'infâme appétit

du Diable de quelques âmes de paysans.

Chercher et sévir : tels avaient été les commandements du pape Grégoire IX, à l'époque, et ils seraient appliqués. Et les paysans, mes propres parents même, soumis à la menace d'excommunication, devaient désigner des coupables, et les doigts, hypocritement, étaient tous pointés vers moi. Je n'étais ni vaudois, ni albigeois, je n'étais ni juif, ni musulman, mais j'étais allé dans les bras d'un homme et rien ne suffirait désormais à effacer ma trahison. On me traîna, honni, sous tous les regards, telle la brebis que le berger conduit à l'abattoir.

Pas d'accusation erronée, pas d'innocence possible : il m'a suffi d'être accusé pour être coupable, et je l'étais d'amour... Mais il ne fallait point être coupable pour être condamné, il fallait des aveux. Je fus d'abord soumis à un interrogatoire sans témoin, sans défense et donc sans issue, suite auquel on m'infligea supplices et tortures : masque de fer chauffé à blanc, pilori, brodequins, garrots, ces seuls mots devaient suffire pour laisser cours à votre imagination et vous figurer les traitements qu'on me fit subir. Moi nu, eux couverts de robes noires et de cagoules. La honte aurait pu me tuer bien avant la douleur, mais n'importe qui, dans cette situation, aurait fait comme moi et serait passé aux aveux pour que cesse ce jeu sadique. Je leur donnai ce qu'ils voulaient entendre et ma peine fut prononcée. Je fus emprisonné à mur large, dans cette voûte sombre, condamné à dormir sur la pierre. Le peu que je possédais fut réparti, comme le voulait la « tradition », entre l'Église, l'État et mon bourreau, l'accusateur.

Je vous le dis aujourd'hui, et c'est là mon héritage pour vous, lecteurs : damnés soient le pape et ses soldats de malheur, damnés soient Bernard Gui et tous ses anonymes semblables. J'ai été jeté aux oubliettes pour avoir aimé, par des juges qui ont vendu leur âme à un Dieu sali et corrompu, et qui ont noyé leur cœur dans leur soif de pouvoir. Pour avoir transgressé les règles de vie régies par des voleurs sadiques, on m'a dérobé ma liberté.

Toi qui me lis, je te le répète: interroge ton cœur et ton âme, remets en cause ce qu'on te dicte et, si tu dois obéir à la foi, sois certain que cette foi t'a été inspirée et non imposée.

Alexandre,  
de Carcassonne

*Dominic Martel*

## **LE COURAGE ET LA FOLIE**

Je m'appelle Augustin. Je suis né le jour de la Saint-Augustin de l'an mil soixante-dix à ce qu'on m'a dit. Depuis longtemps, mon père, à Lyon, a toujours été très pieux. Il m'a un jour parlé de mon grand-père qui avait voulu aller en pèlerinage sur la tombe du Christ, en la sainte ville de Jérusalem. J'ai su plus tard qu'il en était revenu estropié, les infidèles gardant la ville sainte l'ayant volé, puis obligé à produire ses déchets sur la tombe du messie. Ce n'est que plusieurs années plus tard que notre histoire commence...

Ce fut avec joie que ma famille entendit plus tard parler d'Urbain II, qui prêchait une croisade contre ces infidèles. Toute la parenté décida de suivre un certain Gauthier-sans-avoir, qui leur promettait la victoire. Couard que j'étais à l'époque, je convainquis mon père de me laisser derrière afin de m'occuper de la maison, ou plutôt de la chaumière où nous vivions. Pauvres fermiers que nous étions, laisser notre seul avoir à des pillards aurait été folie. Pendant deux ans, je n'entendis point parler d'eux, jusqu'à ce que ma sœur aînée, Catherine, revint, à la mi-carême de l'an mil quatre-vingt-un. Elle me raconta que les parents, craignant que des Grecs avec qui ils faisaient affaire de transport ne les tuent, l'avaient renvoyée à la maison pour me dire de perpétuer le nom de la famille. J'ai appris par après que les perfides Grecs les avaient effectivement trahis et que personne de tous les cœurs purs qui étaient partis n'avait vu Jérusalem.

La rage au cœur, j'allai m'enrôler, grâce à un ami chef de brigade, dans l'armée de Godefroy de Bouillon. N'ayant aucun équipement, j'allai avant tout chiper du matériel chez un forgeron, puis, je le fournis à un autre pour qu'il me fabrique une armure décente : une maigre cotte de mailles sur tout le corps, avec d'énormes épaules en fer que je lui ai demandé d'équiper de pointes acérées, certaines mesurant presque un pied de long, ainsi que des gantelets renforcés de plaques de fer. N'ayant pas l'honneur d'être chevalier, j'avais honte de porter une épée, alors j'ai demandé au forgeron d'attacher une vieille boule piquante de masse d'armes à une chaîne, lourde arme qui a demandé beaucoup d'entraînement

afin de la maîtriser. À cette fin, j'ai par après fait éclater des têtes de Grecs, comme pour me venger de cette race félonne. Pour payer toutes ces folies, j'ai dû vendre la chaumière, les maigres recettes ayant à peine suffi à me nourrir quelques jours. J'ai ouï dire que nos chefs, en passant à Constantinople, ont négocié notre passage pour tenter de se joindre l'empereur, mais je n'en ai pas su plus. Complètement désinformé, j'ai fait confiance à mes chefs, qui m'ont finalement amené dans un pays arabe : la terre sainte que nous avons soumise aux bonnes et belles valeurs de la chrétienté.

Notre première rencontre avec ces vilains d'infidèles se fit dans un endroit qu'ils appelaient Oktul ou Aktoul. Personnellement, comme mes compagnons d'armes qui m'ont aidé à rebaptiser cette ville, je trouvais plus beau, comme nom de village, Saint-Jacques. Je m'attendais à voir des monstres, et j'en ai vus des légions. Il y avait à certains endroits des hommes barbouillés de noir autour des yeux, sans doute une reconnaissance païenne. J'ai vu des femmes fantôme, qui se cachaient sous de beaux tissus. Elles ne devaient même pas connaître la valeur monétaire de telles parures, sûrement à cause du manque de savoir très commun à ces étrangers. Ils ont même l'audace de se déclarer les vrais adorateurs du Dieu infini. Ils osent considérer un quidam appelé Mahomet leur prophète, refusant l'adoration de notre sauveur le Christ. Face à leur refus de se convertir à la vraie adoration de Dieu notre père, nous les avons un tantinet purifiés en les envoyant à Sa rencontre. C'est à cet endroit que j'ai entendu pour la première fois que ces maudits avaient de l'or dans le ventre, sans savoir pourquoi. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette information là-bas. J'avoue avoir été surpris par certaines belles choses que ces Sarrasins avaient, même si je suis sûr qu'ils les avaient volées à d'autres : les Arabes ne sont pas que des âmes perdues du troupeau de Dieu notre sauveur, mais des pécheurs indomptables refusant l'autorité de notre sainte mère l'Église. Voilà pourquoi ils ne méritent pas de posséder les terres saintes et pourquoi, en tant que croisés, nous devons redonner ce monde à qui il appartient vraiment : Notre Saint-Père le pape.

La deuxième rencontre avec les infidèles fut différente de la première. Nous cheminions dans un col de montagne assez large, quand un nuage de poussière annonçant des cavaliers en grand nombre se dirigea vers nous. Prévoyant une

charge, nous nous sommes rangés en ordre de bataille, dans les sons des cornes et les cris désordonnés des hommes cachant leur peur. J'avais entendu dire que ces Sarrasins menaient des batailles féroces, utilisant des armures minces qui ne les gardaient en vie que très peu de temps, mais les gardant très mobiles. Quand ils furent rendus plus près, j'ai pu confirmer qu'ils allaient attaquer, mais pas de la façon conventionnelle : ils tenaient un arc, avec lequel ils décochaient avec furie des flèches, tout en restant sellés sur leurs puissants chevaux de course. J'ai croisé leurs regards. Alors j'ai compris que dans leur sang coulait le feu, une rage de sang que seuls les fous n'ayant rien à perdre comme moi pouvaient égaler. Leurs cheveux étaient noirs, comme leurs yeux ; ils étaient tous bien forts, comme ces esclaves que j'ai vus une fois chez les grands de Constantinople. Ils nous ont fauché quelques centaines de téméraires ayant voulu les poursuivre. Voyant que la stratégie des Sarrasins voulant séparer nos rangs était efficace, nos commandeurs firent lever des rangées de boucliers, qui durent être parfois montés sur les corps encore chauds de nos fougueux camarades. Placé dans le milieu de ma formation, j'étais le témoin de tous ces mouvements si bien coordonnés, une danse mortelle si magnifique. Je fus même étourdi par ce spectacle ajouté à la musique des épées et des os brisés. C'est alors que les infidèles se lancèrent au corps à corps, tâche à laquelle nous excellions. J'allais valser avec la mort, enchaîné à des partenaires qu'elle avait choisis. J'ai cru la voir, parmi les Sarrasins, fauchant au passage des soldats des deux camps. Mais je l'ai à peine reconnue. Elle était si furtive, partout à la fois, portant d'énormes tissus noirs flottant dans ses mouvements, maniant une énorme faux avec une lame suintante de maléfice ou de sang. C'était un infidèle, ayant assez apprivoisé la mort pour pouvoir en prendre les traits ; assez mauvais pour pouvoir la confondre, la faucheuse elle-même ne sachant pas s'il avait fait un jour partie du royaume des vivants ou des morts. Pour cela, il devait sûrement avoir vendu son âme à quelque démon, son cœur devait s'être arrêté de battre assez longtemps pour avoir été changé en pierre. En voyant arriver ce spectre des temps anciens se battre avec les Sarrasins, je fus porté par un vent de folie. Pendant un instant, je mis toute ma vie en doute, y compris la raison pour laquelle j'étais parti en terre sainte. Je faillis tomber, mais je me repris en main, et j'étais déjà parti pour les lignes de front. Le fait d'avoir alors perdu de vue la faucheuse me redonna du courage, puis le souvenir du sort de ma famille me donna cette rage nécessaire pour survivre dans des combats aussi

féroces que ceux des terres saintes. Saintes, mais condamnées à ne jamais connaître la paix. J'ai été très chanceux d'arriver dans la rage des combats après les premières vagues. Aussi mortel que puisse être mon boulet, je n'aurais jamais pu faire face aux premières rangées de piquiers.

Arrivé dans des combats face à des démons, je fis tourner ma boule aussi fort que je le pouvais, puis je me lançai à l'attaque. Les premiers Sarrasins à tomber furent fauchés derrière la tête. J'ai alors foncé sur un grand noir qui m'a semblé n'avoir qu'un œil, même si je ne l'ai regardé en face que très rapidement. Peut-être était-ce un cyclope qui a alors essayé de me faucher avec son énorme sabre doré. Je l'ai évité de justesse, puis ma boule piquante lui a transpercé la nuque et la lui a brisée. Je me suis retourné, commençant à être entouré d'un nuage de poussière, puis je me suis lancé de toutes mes forces sur un brun qui était en train de se retourner dans la bataille avant que les pointes acérées de mon épaule droite ne lui percent la poitrine, m'envoyant dans le visage et dans les cheveux son sang qu'il crachait comme on recrache un mauvais vin. Ma chevelure était depuis plusieurs semaines poussiéreuse. Pendant un moment cela a semblé l'apaiser, mais le dégoût n'a fait qu'augmenter mon niveau de furie. Criant comme une bête affamée, je me suis mis à parcourir le champ de bataille en assénant des coups aux formes qui bougeaient autour de moi. J'ai reçu plusieurs coups d'épées, que mon armure a absorbés en partie, mais qui plus tard m'ont fait souffrir, et qui sur le moment m'ont donné une allure sanglante, monstrueuse, avec dans mes yeux la rage qui brûlait, que seuls les démons qui me côtoyaient pouvaient supporter. La bataille était à son comble quand je revis la faucheuse. Elle était à la tâche, fauchant les Français, avançant tant bien que mal dans l'enfer qu'elle connaissait si bien. Ma furie et la sienne à leur apogée, nous échangeâmes un regard. Je ne vis pas ses yeux, mais elle vit les miens. Sans un mot, nous étions des égaux, les artisans de la folie des hommes, nés pour arrêter la vie, dame Chance à nos côtés, ainsi que dame Mort. Alors je vis un chemin, une route parmi les cadavres et les mourants, qui me menait à elle, et qui la menait à moi. Une pierre me martela les côtes, qui se brisèrent presque, mais je n'en pris conscience que bien plus tard. La charge fut longue, assez longue pour avoir le temps de penser à la technique que je devais utiliser. Le choix fut très rapide : la bestialité. Sa faux, dont le manche de bois franc était tailladé des coups d'épées, s'abattit sur moi par le haut. J'eus beaucoup de

chance de pouvoir l'éviter. La contre-attaque fut plus ou moins réussie, mais elle détermina franchement l'issue du combat. J'envoyai ma boule sur l'autre, qui semblait maintenant plus immortel que jamais. Il l'évita aussi, mais sa longue arme frappa mon haubert qui en trembla. Lâchant alors ma chaîne d'une main, je lui balançai un coup de poing dans ce qui semblait être son visage. Mon gantelet était impitoyable. Pourtant, il tenait toujours debout. Tout en portant la main à une longue dague, il me prit par le col de mon haubert afin de m'égorger.

Je vis ses yeux avant qu'il meure. J'avais tout juste eu le réflexe de me tourner avant de soulever mon épaule pour lui enfoncer mes pointes acérées dans le bas du cou. J'ai entendu sa trachée se fendre, j'ai senti son sang couler entre les mailles de mon haubert. Pourtant, je n'entendis rien, je ne sentis rien qui ne laissait croire que cet homme avait un cœur. Car c'était un homme. J'ai cru sentir son dernier souffle. J'ai vu ses yeux se brouiller, son noir visage couvert de bandages tout aussi sombres. À ce moment, il se trouva plus près de la mort qu'il ne l'avait jamais voulu. Qui donc était le gagnant de ce combat ? Celui qui était allé rejoindre la mort, son alliée, ou celui qui avait aidé cette dernière, sa dernière compagne ? Alors, je contemplai ce qui se passait autour de moi. Désenivré de la rage de sang, je doutais alors de ma nature et j'étais maintenant spectateur de ce qui se passait. Le combat avait diminué d'intensité, il y avait plus de Français que d'Arabes, mais je ne sus pas évaluer s'il y avait plus de cadavres français. Je me trouvais quand même chanceux d'avoir affronté cette faucheuse. Sa vue terrifiait ses alliés autant que les miens; personne n'avait osé nous attaquer durant notre duel. Fatigué de cet exercice, je suis allé m'asseoir sur une masse assez dure : probablement une pierre ou un mort en armure. Je n'ai pas osé regarder. Je suis resté là jusqu'au coucher du soleil, puis je suis allé rejoindre le camp français déployé à une demi-lieue du champ de bataille.

Ce jour marqua le début d'un grand voyage, une épopée qui a, depuis, été oubliée par les historiens, plus occupés à la gloire des grands. Pourtant il ne faut pas oublier les faits : les histoires mal comprises ont tendance à se répéter...

À suivre...

## LE DUEL DES DIEUX

Une bouillie fumante m'invite à saisir ma cuillère et mon ventre gargouille comme l'enfer pétille de flammes. J'ai faim. Depuis cinq jours, j'attends ce moment; depuis des jours, la nourriture m'obsède. Enfin, l'avoine trop hâtivement avalée chauffe ma gorge, pendouille à la commissure de mes lèvres. Quelques monticules de purée chevauchent les lattes d'une table déjà souillée. Puis ma cuillère se bute sur une assiette déjà vide. Je lève un regard désesparé sur la famille attablée tout autour.

« C'est tout ce que tu auras. Tu es trop jeune pour avoir plus que ta part. Mon homme et mes fils triment dur pour vous nourrir toi et ta mère, vous devez de leur laisser plus. Je suis désolée, c'est tout ce que nous avons. » Je fais mine de comprendre : elle me fait peur. Elle nous déteste, mère et moi, je le sais. Je me retire calmement, désolée que mon ventre ne puisse cesser ses grognements. Je ne sais si je mangerai demain.

Du haut de mes sept ans, je gambade dans la manse qui m'a vu naître un jour ou une nuit de l'an 704 ou 705, personne ne le sait vraiment. Je n'ose pénétrer la *terra salica* où se dresse le *curtis* de notre *dominus*, ce propriétaire que je n'ai jamais vu. Je sais que je lui dois terres et logis, et que bientôt je lui rendrai corvées et redevances, mais je ne peux empêcher la pointe d'une vilaine jalousie m'agacer lorsque je regarde vers ses domaines, surtout lorsque j'ai faim.

J'entends qu'on m'appelle. On crie mon nom depuis le toit qui me loge : « Toledo, Toledo, où diable est cette petite ? » Vous avez bien lu : je me nomme Toledo. Comme la cité ? Oui, comme la cité. Une folie de ma mère...

Je cours donc répondre au cri strident. C'est elle, la méchante, la mère d'une famille qui n'est pas mienne, qui m'ordonne d'aller au pâturage, nourrir porcs et porcs, alors qu'on me nourrit à peine, moi. J'obéis.

Vous vous demandez d'où je viens, qui je suis. Ne cherchez donc pas. mon passé est sombre et inconnu ; je suis de mon temps. Enfin, si vous insistez, je peux vous raconter le peu que je sais. Ma mère fut, à l'âge du berceau, abandonnée à la jonction de la forêt et de notre *villa*. Un des fils du *dominus* la recueillit et l'amena chez une famille de paysans serviles de leur manse, où ma mère a grandi avant moi. Mère soutient avec fierté et conviction qu'elle origine d'une riche famille wisigothe, ce à quoi répond avec délice sa belle-mère : « Alors tu te vantes, petite hérétique d'Arienne ! C'est pourquoi tu es condamnée à servir des serfs ! » Notre famille adoptive, pour sa part, se contente de conclure que l'abandon origine d'une pauvre mère qui, plus délurée, avait eu la brillance de se débarrasser d'un nourrisson de trop. Puis il y eut moi, petite bâtarde d'une bâtarde. Je tiens à préciser que l'allusion à l'hérésie arienne de notre belle-mère n'est qu'un fétide mensonge, que je suis pure chrétienne et, qu'en fait, j'attends la fin des temps que je sais proche pour rejoindre le royaume de Dieu.

Les porcs dévorent goulûment le peu de ravitaillement que je leur offre, le cœur gros de famine. C'est alors qu'un grondement sourd bourdonne au loin. La terre en vibre et moi, je tremble. Je sens mes culottes souillées d'urine. Je ne suis plus Toledo, je n'ai plus de sphincter pour retenir ma vessie, d'esprit pour penser, de poumons pour respirer : je ne suis plus qu'un paquet de peur, mon être est réduit à deux oreilles en alerte et à un cœur qui bat. Mes jambes flageolent, les cris s'intensifient; la sueur recouvre ma peau cuivrée lorsque j'entends le bruit des armes. Je n'ose me retourner. Du ventre à la gorge, de la gorge au cœur : la frayeur me parcourt. Mes muscles se crispent, mes mains serrent un sceau qui se tord sous la pression. Les cris s'amplifient toujours, montent à ma tête qui veut éclater. Une voix se détache, arrive à moi et m'interpelle. Mère. Je fais volte-face alors que son cri meurt en un decrescendo terrifiant. Il me semble entendre son corps tomber sur un sol trop froid. Puis je regarde, impuissante, l'enfer qui se dresse sous mes yeux : la faucheuse ne se peut plus de travail, j'entends des cadavres rendre leurs derniers souffles...

C'est alors que je comprends tout. Je cherche donc, hagarde, le royaume de Dieu. Mais où est-il ? Je vois la fin des temps, mais seul le diable saurait orchestrer la scène. J'ai froid et je tremble de tous mes membres, je pleure comme l'enfant que je suis. J'ai peur, je suis seule et on m'a menti : Dieu n'existe pas. Je suis abandonnée par Lui comme mère par les riches Wisigoths. Fatalité !

Soudain, je me ressaisis. Le tableau apocalyptique n'est plus un tableau, il transperce son cadre pour foncer vers ma réalité : on chevauche vers moi. J'oublie tout, je cours. La forêt m'attend. Sauve-toi Toledo, sauve qui peut, sauve ta peau, sauve ta vie, sauve mère qui vit en toi ! La bête qui me poursuit me rejoint rapidement, le bras d'un homme me soulève de terre. Il bafouille quelques mots incompréhensibles, il semble se parler à lui-même moins qu'il ne parle à Satan. Puis, en un éclair, je saisis à nouveau. Je me retourne et, le regard amoureux, lui murmure : « Vous êtes Dieu ! » Une épée courbée et aiguisée m'effleure la peau du cou. Il hésite quelques instants qui me sont quelques éternités, puis retire son arme. « Vous n'êtes pas Dieu ? » De sa large main basanée, il me fait signe de me taire. Il m'emmitoufle de tissus et poursuit son chemin dans la forêt.

La nuit venue, je lui pose mille questions auxquelles il s'obstine à répondre en cette langue qui s'attarde trop à la gorge, à mon avis. « RRRRâbi, RRRRâba, RRRRêêtirkkk » : c'est à n'y rien comprendre ! Je panique et je ne dors pas : comment savoir qui il est, où je suis, où est ma mère, ma manse et pourquoi l'enfer est sur terre ? Lui continue à me parler et je distingue de son dialecte quelques mots récurrents : « Tàriq ibn Ziyàb », qu'il associe fréquemment, par instants d'euphorie, à mon nom, lequel je n'ai pourtant pas souvenir de lui avoir communiqué : « Tàriq ibn Ziyàb [...] Toledo ! » Je saute de joie lorsqu'il le prononce, et lui en fait tout autant. Le temps passe et, au bout de quelque temps, j'apprivoise ma nouvelle vie, mon nouveau compagnon, comme sa drôle de bête qu'il chevauche : un cheval au cou trop long et déformé par deux bosses sur son dos. Je décrypte au fil des jours son langage et, lorsque je comprends qu'il me demande mon nom, je reste béate. Ne le sait-il pas ? Ne l'a-t-il pas prononcé à maintes reprises ? « Toledo ! », que je m'exclame. D'un regard attendri, il me fait un signe complice puis me baise la joue, comme s'il me l'octroyait. Drôle de coutume.

Le voyage dure des années au cours desquelles j'acquiers plusieurs connaissances et de la maturité, et démystifie quelques énigmes : j'apprends que Tàriq ibn Ziyàb est l'homme qui, il y a peu de temps, en 711, a arraché, au nom d'un peuple venu du Sud, le peuple qui a ravagé ma villa, la cité de Toledo des mains des Wisigoths. Bien sûr, je parle maintenant couramment la « langue de la gorge », et ai même oublié quelques bribes de ma langue d'enfance. Nous parcourons le pays et davantage. Je contemple des cités fortifiées, isolées et terrifiantes aux murailles vertigineuses et sévères. Mon compère de route m'apprend tous les

jours de nouveaux faits sur sa religion que je feins d'adopter : « Allah est créateur de toutes choses. Il est l'Unique, l'Invincible. [...] Pieux est celui qui, pour l'amour de Dieu, donne de son avoir à ses proches, aux orphelins, aux pauvres..., qui observe la prière, qui fait l'aumône, respecte le ramadan [...] »

Puis, un jour, je me trouve enfin aux portes du pays de mon protecteur, nommé Arabie. Je crois alors avoir atteint ma dixième année. Lorsque je contemple le soleil brillant sur des étendues limpides qui semblent sans fin, que je scrute les villes qui s'édifient au cœur de vastes étendues désertiques et pures, que j'admire les femmes couvertes de bijoux, soignées, enroulées de tissus fins, doux, aux reflets multiples, que je goûte aux fruits du soleil à la chair veloutée et orangée, que je savoure la cuisine riche si distincte du pain noir et de la bouillie de mon enfance, dans ces moments-là, je saisis un peu mieux la vérité.

Comme ce pays se révèle en magnificences ! D'abord, au cœur de la ville, la Mosquée déploie ses charmes d'un art divin qui ne semble connaître aucune limite, réinventant des lignes, des formes, des abstractions des plus diverses et harmonieuses afin de représenter Allah, ce dieu au visage absent qui libère l'artiste. À l'ombre grouille le marché où une multitude d'artisans regroupés en spécialités œuvrent sous nos yeux. Une fois la nuit tombée, les fêtes s'organisent et monte vers le ciel la musique divine du oud.

La vérité ? Vous me demandez quelle est cette vérité que je saisis un peu mieux de jour en jour depuis mon arrivée au pays ? La vérité, c'est qu'on ne m'a pas menti : la fin des temps a bel et bien eu lieu, et me voici au paradis.

Je vis chez un cousin de mon ami et je sais mon hôte très scrupuleux : je sens constamment sa méfiance planer, comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de ma tête. Qu'importe, j'attends Dieu. Je m'agenouille pour qu'à Lui se rende ma parole, pour qu'Il sache que je suis enfin arrivée. Les mains entrecroisées, je récite ma prière, tournée vers l'Ouest. Je n'entends pas le cousin entrer dans la pièce. Mes yeux sont clos lorsqu'il brandit son sabre devant moi. Je sursaute lorsqu'il récite le Coran : « Combattez-les jusqu'à ce que la religion d'Allah soit bien assise [...] Tuez les infidèles où que vous les trouviez ! » Puis, je n'ai plus conscience que d'une chose : son sabre qui me tranche le ventre et m'arrache à la vie, un jour de l'an 715.

**CŒUR DOUBLE**, numéro 27, décembre 2001  
Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

**CŒUR DOUBLE** est une publication du CANIF,  
le Centre d'animation de français  
du cégep du Vieux Montréal.  
©Tous droits réservés.

Dépôt légal : mars 1991  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Centre de production de  
l'écrit du C.V.M.  
Ce numéro de **Cœur double** est accessible sur  
Internet : [www.cvm.qc.ca](http://www.cvm.qc.ca)

Renseignements : le Canif, 982-3437, poste 2164



**Guillaume Bourque**  
**Audrey Champagne-Paradis**  
**Élisa Cyr**  
**Karine Lalonde**  
**Dominic Martel**